

Une nuit de juillet 1912

Monet fait un rêve dont il gardera au réveil un net sentiment d'angoisse et de désolation.

Il marche dans un chemin creux par une sorte de plein jour tandis que la nuit, une nuit sans étoile, a envahi le ciel au-dessus. Cependant, il lui semble qu'aucune couleur n'apparaît, que tout est blanc et lisse. Ni forme ni relief. Ni peut-être d'objet. Il marche dans un paysage nu. D'où se détache une silhouette soudain jaillie du sol qu'il reconnaît aussitôt. C'est la sienne ! Elle s'approche hâtivement et lui dit, d'un ton qui ne souffre aucune réplique : « Le nouveau commandement est : Tu ne peindras plus ! » La silhouette disparaît. Monet s'incline. Il tombe. Et se retrouve assis, avec un sentiment de solitude extrême, dans une herbe uniformément rousse. Brûlante. Il crie. Il se réveille.

4 heures 30 du matin

Monet ouvre les yeux. Dans la pénombre, lentement, renaissent les formes de la chambre, les contours des objets familiers, bientôt le poids du monde. Il se redresse, calant son dos contre les oreillers. Il voit par les volets entrebâillés le gris laiteux d'une courte nuit qui s'achève.

La première pensée est toujours une souffrance. Depuis qu'Alice, l'épouse tant aimée, n'est plus, tout est devenu fade, vain, inutile. Respirer, manger, vivre, cela vaut-il quelque chose lorsque le seul effort de ressasser, c'est-à-dire mesurer tout ce que l'on oublie, ne sert qu'à hérisser l'absence ? Ainsi, même le souvenir est amer. Nulle consolation, jamais. Le désespoir fait son nid du grand âge.

Il faut ! Par respect pour Alice, *il faut* se remettre à vivre. Non ! vivre c'est trop. Subir la vie, cela suffit lorsque le temps déborde de douleurs.

Le plus difficile, presque l'impossible, c'est d'accepter. Accepter que se soit achevé le temps des espérances. Accepter qu'il ne reste plus que des cendres ; poussières de ce qui fut, petits tas de grisailles, quelques lambeaux, quelques reliques.

Il pense aux combats de jadis, quand il parlait, comme les marins en campagne de pêche,

des trimestres entiers loin d'Alice, inquiet de chaque lettre qu'il recevait, devant à chaque mot peser ce qui lui paraissait caché par elle, excessivement amenuisé ou au contraire exagéré. Souffrait-elle autant qu'elle l'avouait ? Déguisait-elle ? Cachait-elle infiniment pire ? Comment savoir, comment interpréter, comment comprendre ? C'était à en crever d'angoisse ! Alors il s'en allait, par les chemins, par les sentiers, par les rochers, qu'importe, à la quête du motif, traînant son mal comme un fardeau dont on ne peut plus jamais se défaire. C'était le seul remède qu'il connaissait : se battre à corps perdu contre le temps, le vent, la pluie, les nuages, les heures, le froid, la chaleur, la faim, la soif. Et la peinture.

Il revenait malade, épuisé, las de tout, les yeux brûlés par la lumière. Alice l'attendait, vivante, active, presque gaie. Tout le contraire de ce que suggéraient les lettres. Au bout du compte, c'était lui seul qui s'avérait avoir souffert. Il ne voulait rien avouer. Il ne parlait que de peinture. « Un échec ! disait-il. Un effroyable échec ! » Alice savait : son heure était venue. Du fond de l'abîme, elle l'amenait à s'avouer que, au bout du compte et de défaites, quelque chose, quelque éclat, quelque trait, « cinq ou six esquisses peut-être » pa-

raissaient devoir « se tenir quand même ». Assez du moins pour les reprendre.

Quand il se remettait au travail – en maugréant, qu’importe –, Alice se montrait joyeuse. Monet ne connaissait alors ni lassitude ni trac. Il ne cherchait plus l’impossible. Il savait ne pouvoir sauver que ce qui pouvait l’être. Rien d’autre. Les scories de jours magnifiques, les restes de son rêve d’art, voilà ce qu’il devrait signer de son nom. Il l’acceptait enfin comme la nécessité même de vivre : assumer jusqu’à ses faiblesses. Alice n’avait pas demandé autre chose.

4 heures 45

Une pendule sonne dans la maison. Une autre encore. Avec, comme toujours, sa minute de décalage. Monet secoue la tête. Il a assez perdu de temps ! D’ailleurs, il le répète, il le ressasse : ce qui convient à un vieillard, c’est de s’entêter. À la jeunesse, la fièvre des commencements. À l’âge mûr, l’obstination. Au-delà, il veut croire que, solitaire, il ne lui reste qu’à cultiver ses manies : se lever tôt, faire installer devant le jardin d’eau trois chevalets et besogner, besogner, besogner !

Blanche a préparé un solide petit-déjeuner, mais aussi, avec un soin sans égal, tout ce qu’il faut pour se désaltérer et manger à toute heure sans s’arrêter de peindre.

Elle est là, elle attend déjà.

« Oh ! il ne fallait pas, voyons ! » dit-il ainsi qu’il le dit chaque jour.

Elle sourit. S’en va discrètement dans la cuisine. Revient. L’observe. Qui lève la tête, la regarde. D’un geste insistant alors, elle lui ordonne de manger. Il résiste. Plutôt mollement. Avant de décider qu’il n’a aucune raison de ne pas être en appétit. Elle approuve d’un regard.

Il adore Blanche. N’a-t-il jamais cessé de le lui dire ? De leur manière à eux deux, sans un mot. L’amorce d’un regard, le geste qu’il voudrait faire, cela ne suffit-il pas ? Ils aiment autant l’un que l’autre à le croire. Pourquoi faut-il aller plus loin ? Pour répéter ?

Il lui demande doucement :

« Jean dort encore ? »

Elle répond : « Oui » d’une même voix douce. Ce sera tout.

Maintenant, elle va vouloir l’accompagner jusqu’à ses chevalets, afin, plaidera-t-elle sans un seul mot, de lui porter les objets les plus lourds, ou les plus encombrants, panier de pique-nique, boîtes de couleurs et ainsi de